

Retranscription de l'entretien avec D.A.

Enregistré à son domicile, par Cécile Liège, le 16 juillet 2016

[0'00"00] – Les origines familiales

[Résumé]

DA est née à l'hôpital de Nantes en novembre 1931. Ses parents habitaient rue Joncours, dans le quartier populaire de Zola-La Contrie. Son père a exercé de nombreux métiers : courantin pour une pharmacie, coupeur en chaussures, ouvrier aux chantiers de la Loire puis aux chantiers de Bretagne.

Sa mère, issue d'une famille pauvre du Finistère, a travaillé très jeune dans les parcs à huîtres, puis quelques années comme bonne dans une famille parisienne qu'elle a suivie en Algérie. Ensuite, elle a trouvé des places dans des maisons bourgeoises de Nantes, où elle a continué à faire des ménages jusqu'après son mariage. Enfin, elle a trouvé un emploi mieux rémunéré, qu'elle a conservé jusqu'à sa retraite, dans une usine de la rue Lamoricière qui fabriquait des boîtes en métal pour la pharmacie, pour LU, etc.

[0'15"28] – Arrivée à Rezé

Cécile Liège : Comment vous êtes arrivés à Rezé ?

DA : Comment on est arrivés à Rezé ? Alors donc, on est arrivés à Rezé... C'est-à-dire qu'on était à Zola, là-bas, avenue Joncours, et puis y avait une ancienne entreprise et les Anglais sont venus un an, de 39 à 40, quand les Allemands sont rentrés, ils sont venus là-bas, et pendant un an, 39-40, on était encore là-bas. Mais on avait commencé la construction de la maison, là, vers 37-38. La maison ici.

CL : Mais alors pourquoi ? Quel est le lien entre la Chaussée et puis... pourquoi vous êtes pas restés à Nantes, ou... pourquoi vous êtes pas au nord de Nantes ?

DA : J'ai regretté parce qu'au début, toute petite, enfin, toute jeune que j'étais, y avait toute la famille de mon père qui était là, autour de nous, pas loin de Nantes. Enfin, nous on était à Zola, y en avait qui étaient quai de Versailles, d'autres place Graslin, enfin, y avait toute la famille. Puis comme j'étais seule, la dernière de toutes les nichées, j'étais bien entourée avec la famille. Mais c'est pas ça qui nous a fait venir de Nantes. C'est parce que, mon père travaillait donc dans les chantiers et y avait un monsieur d'ici, de la Chaussée, monsieur Fruchot [1'28], qui y travaillait lui aussi. Et puis mon père voulait acheter un bout de terrain pour construire une maison là-bas, à Zola, mais les terrains étaient extrêmement chers. Pour nous, les terrains étaient extrêmement chers, parce qu'on avait déjà le gaz de ville, l'électricité, l'eau, enfin, y avait tout, quand même, qui passait là-bas. Et ce monsieur lui dit : « *Voilà, à Rezé, là, les terrains ne sont pas chers du tout.* » Alors mon père a décidé de faire sa maison et puis de venir là, chemin Bleu, habiter. Alors on est venus en 40.

CL : D'accord, c'est comme ça que ça s'est fait. Mais y avait pas des membres de votre famille qui étaient déjà présents par ici ?

DA : Non. Ah ben, la famille, non, parce que la famille, c'était Cordemais, mais comme ça vient pas de là, y avait que la famille, c'est vrai, qui était à Nantes.

CL : D'accord.

DA : Qu'une partie de la famille, parce qu'il y en a d'autres qui sont allés habiter ailleurs, mais une partie de la famille du côté de mon père, et puis... voilà.

CL : D'accord, OK. Donc vous arrivez ici. Alors, est-ce que vous vous souvenez, vous, des premières images, quand vous êtes arrivée ici ? Vous aviez quel âge ?

DA : Eh bien, en 40, alors 31, j'avais à peine neuf ans, puisque j'étais de la fin de l'année 31 et c'était la fin de l'année 40, alors j'avais à peine neuf ans, quoi.

CL : Alors vous vous souvenez un peu de votre installation ici, parce que c'était complètement différent, là, entre Zola et ici ?

CL : Ah ben, tout à fait différent. Notre installation ici, je m'en rappelle un petit peu, oui, bien sûr. C'est-à-dire que les Anglais, parce qu'il faut en revenir là, quand... Moi, j'allais en Bretagne tous les étés passer mes deux mois, trois mois de congés, dans la famille là-bas. Et puis, cette année-là, en 39 je suis partie aussi, les Anglais étaient toujours là. Et puis en 40, je suis partie, mais mes parents m'avaient retirée de l'école un peu plus vite – parce que les vacances, c'était au 14 juillet puis ça reprenait qu'au début d'octobre, à l'époque. Et puis, moi quand je suis revenue de la Bretagne, j'ai pas vu les Allemands arriver, et je savais pas que les Anglais étaient repartis. Parce que je me trouvais très bien là-bas, avec les Anglais, parce qu'ils me payaient des chocolats ! *(Rires)* Et puis bon, je suis revenue ici, alors c'est vrai, j'ai pas vu les Allemands arriver. Mais ceux qui sont restés là, ils les ont vu passer et là, c'était la catastrophe.

CL : Ça les a marqués, oui.

DA : C'est pour ça que mes parents ont pas voulu que... Mais, en Bretagne, y avait les Allemands aussi.

CL : Bien sûr.

DA : Je les ai vus là-bas.

CL : Oui. Alors, du coup, je reviens quand même à la Chaussée, à votre sentiment quand vous êtes arrivée ici.

DA : Y avait rien.

CL : C'est-à-dire ?

DA : Y avait que des... quelques fermes, des maisons anciennes, là, qui sont encore, d'ailleurs, certaines. Mais c'était... y avait ni eau, ni gaz, ni électricité. Y avait rien ici.

CL : Donc quand vous avez fait construire, vous n'aviez pas tout ça ?

DA : Ah, y avait rien. Rien, pour personne. Ah oui !

CL : Vous faisiez comment, alors ?

DA : Eh bien, on faisait comme les autres qui habitaient là déjà depuis les grands-parents de mon mari et tout ça, qui habitaient là depuis des années, des années et des années, voilà. Parce que mon mari est né là.

CL : Voilà ! Ben oui, c'est ça, je fais le lien. Mais alors concrètement, c'était quoi...

DA : Concrètement, ben y avait rien. Alors concrètement, donc mon père a mis, parce qu'il a fait beaucoup par lui-même la maison. Enfin, il s'était fait aider pour les gros gros travaux, mais il a fait beaucoup par lui-même. Et y avait pas d'électricité. D'abord, on venait en week-end ! Le temps qu'il fasse la maison, on venait en week-end. Et puis, il avait construit une petite cabane dans le bas du jardin, et on dormait là-dedans. Voilà. Oh, c'était pas un chalet, hein. Oh ! C'était moins que le camping ! *(Rire)* C'était plutôt un genre de cabanon, qui a servi de poulailler et de... *(Rires)* après. Mais alors, on venait là. Et puis alors, il bricolait dans... Quand on est arrivés ici, c'était presque la finition de la maison, disons. Et j'ai vu mes parents cimenter les places. On n'avait que deux pièces, hein, à l'époque. Et puis, cimenter les places avec les bougies, des lanternes, oui, parce qu'il y avait pas l'électricité, y avait rien.

CL : D'accord. Ah oui, vous passiez d'un monde à l'autre, là !

DA : Ah là, on était passés d'un monde à l'autre. Alors Maman, ça lui plaisait pas beaucoup, mais mon père, lui, oui, il s'est bien plu ici.

CL : C'est vrai ? C'est marrant, parce qu'il était urbain, votre papa !

DA : Oui. Oui, il était urbain mais... Était-ce le fait d'avoir payé moins cher les terrains, mais enfin, quand même, on a été...

CL : Et puis d'être propriétaire, ça change aussi, un peu ?

DA : Heu... Ben, on était propriétaires là-bas, mais c'était une maison familiale, enfin des maisons familiales, là-bas, parce que mon...

CL : À Nantes ?

DA : Oui, avenue Joncours. C'était mon arrière-grand-père du côté de mon père, qui avait fait... Parce qu'il venait de l'est et puis il avait atterri, si l'on peut dire, parce qu'il était comme ouvrier agricole, lui, et il faisait le tour de la France, comme les Compagnons font.

CL : Oui, bien sûr.

DA : Alors lui, c'était dans ce travail-là. C'était un travail qui n'était pas payé très cher, loin de là. Et puis il a atterri là, et il a construit sa maison pour ses enfants et toute sa famille.

CL : D'accord, OK, c'est pour ça.

[0'23"31] – Vie de quartier de son enfance

CL : On revient sur Rezé. Vous vous êtes fait un peu quand même des amis ? Parce que vous me parliez de votre famille, vous étiez très entourée, à Nantes. Ici, y a rien. Mais est-ce que vous arrivez quand même à vous faire des amis ?

DA : Ah, on s'était fait des amis, oui, ici. Ne serait-ce que les parents de mon mari, qui habitaient là, puis nous dans le chemin Bleu. On s'était fait des amis, oui. La preuve, que je me suis mariée avec (rire) le fils de la maison !

CL : D'accord, donc voilà, vous avez rencontré, y avait quand même des possibilités de rencontrer des gens, y avait quand même des maisons autour ?

DA : Oui, parce qu'il y avait toute la famille, justement, du côté de mon mari, qui était dans le village.

CL : Du coup, vous rencontrez des amis, vous commencez à vous faire votre place ici, alors ?

DA : Oui. Oui, ben on a rencontré beaucoup d'amis. Parce que dans le chemin Bleu, quand on est arrivés là, y avait que des personnes âgées. Y avait, je sais pas si vous connaissez le chemin Bleu, au bout, là, y avait des petites maisons basses, et c'étaient des personnes âgées qui habitaient là. À côté, du côté de chez mes parents – qui étaient dans les maisons, vous savez, qui étaient jumelées – alors à côté, c'était de la vigne qui était, enfin un terrain avec de la vigne, qui appartenait à la maison, à la famille Tulièvre [1'17], et voilà. Et puis la maison de mes parents et de mon cousin, qui était venu. Il avait fait construire, lui aussi, en même temps que mon père, sa petite maison à côté. Et y avait une maison plus bas, madame Constant, qui était d'un certain âge. Quand on était arrivés, y avait que ces deux maisons-là, trois maisons, parce que celle du bout, c'était deux... deux appartements, si on peut dire. Alors y avait que ça dans le chemin Bleu. Y avait rien du tout, autrement.

CL : Et vous avez quand même réussi à rencontrer du monde, parce que vous disiez que...

DA : Oui, parce que... alors, attendez. Y a eu un truc. Pendant la guerre, justement, dans l'entrefaite, y a eu en 42, donc ces histoires de bombardements, heu, en 43...

CL : 43.

DA : Oui, y avait eu en 42, mais c'était plutôt sur l'usine de l'aviation là, à Bouguenais. Bon. Alors, là...

CL : En 43, y a les bombardements...

DA : Y a eu les bombardements de septembre, là, le 16 et le 23 septembre. Alors, bon, comme mes parents, on était partis là-bas comme réfugiés dans une ferme, là, au Bignon... y a mes parents, dans l'entrefaite qu'on avait déménagé de Zola, ma mère avait arrêté de travailler, forcément. Et puis en 42, elle avait trouvé de l'embauche à l'usine, je sais pas si elle vous en parlé quelque fois, madame « MF » (Rire). Je ne sais pas si elle vous en parlé quelque fois, mais c'était enfin, dans sa famille, ou ses amis, enfin bref, les fondateurs de la tannerie qui...

CL : Ah si, alors la tannerie, parce que son père y a travaillé. Corroyeur, il était corroyeur.

DA : Et ma mère a travaillé là. Elle s'était fait embaucher là, parce qu'ils embauchaient, en 42. Et puis la mère de mon mari, comme on se connaissait pas à ce moment-là – forcément, on arrivait, on connaissait pas beaucoup. Et on s'est connu par l'intermédiaire de mon chien. (Rire)

CL : Pourquoi ?

DA : Parce que j'allais chercher ma mère à l'usine le midi quand j'étais à la maison. Et puis mon mari, lui, il habitait donc là avec ses parents. Et quand je passais, il pensait que c'était l'heure d'aller à l'usine chercher

Maman. Alors on se mettait chacun de notre côté, parce qu'on se connaissait pas encore de trop, et puis on attendait les mamans, à remonter. Puis c'était en remontant, comme ça, qu'on... voilà.

CL : Vous avez fait connaissance.

DA : ... qu'on a fait connaissance. Et puis après, j'avais un petit chien, y avait une épicerie dans le bas, et le petit chien n'a pas voulu venir jusqu'au bout avec moi, il est remonté et il s'est fait écraser par, justement, une voiture allemande. Juste, enfin, pratiquement, en face de chez mes beaux-parents. Alors, forcément, ce petit gars-là, il a dit à sa mère : « Maman, je crois que c'est le chien de la petite fille du chemin Bleu. » Alors ils sont venus et puis effectivement, c'était mon chien, qui était... Et c'est comme ça que ça a commencé, les amitiés avec les uns les autres. Après, j'allais jouer, avant les bombardements aussi, j'allais jouer chez madame Brosseau [5'04], là, qui habite un petit peu plus loin. Ils étaient quatre... cinq, cinq enfants, le fils était plus vieux et puis... Oui, alors j'ai travaillé, heu joué, avec les deux dernières des filles.

CL : D'accord, donc c'était comme une vie de quartier entre enfants ?

DA : Ah oui, ah oui oui ! Et puis après ça s'est développé, et puis tout le village... Et puis la grand-mère de mon mari vivait dans le village aussi, avec toute sa petite famille.

[0'29"07] – Défilé 14 juillet 1945 à la Chaussée

CL : J'aimerais qu'on parle de la fin de la guerre.

DA : Ah, la fin de la guerre !

CL : Voilà, et de cette fameuse fête de 1945...

DA : Oui, ça a commencé en 45.

CL : De cette fête de la Chaussée où vous avez été présente. C'est ça, vous étiez à cette fête ?

DA : Oui, oui.

CL : Alors est-ce que vous pouvez... quel âge vous aviez à ce moment-là, et puis qu'est-ce que...

DA : Eh bien, en 45, j'avais 13 ans. À peine. Heu, 31, 13... oui, j'avais 13 ans.

CL : Quels souvenirs vous avez de cette fête-là, aujourd'hui ? De quoi vous vous souvenez ?

DA : Ben... Je vous ai déjà expliqué que j'ai un souvenir comme ça, oui, y avait la maman de ma cousine par alliance était la Marianne, elle a défilé.

CL : Ça vous vous souvenez, de ça ?

DA : Ah oui, ça, je me souviens qu'elle a défilé, elle était la Marianne.

CL : Et alors vous vous souvenez de quoi encore, y avait du monde... ?

DA : C'était la République, quoi. (*Rires*)

CL : D'accord. Et alors c'est quoi, c'était une fête où les enfants étaient présents aussi, c'était quoi ?

DA : Ah ben, les enfants étaient présents, oui... Mon mari, et puis tous les... une bonne partie des gamins du quartier. C'est une personne du quartier, madame Cormerais [1'16], qui s'occupait des costumes et tout ça. Alors nous, on défilait, heureux comme des rois, on défilait, mais on s'occupait pas beaucoup du restant. Alors après, le premier, je dirais pas mais le premier jour de la fête, quand ça a été organisé, je sais pas... Si, on avait quand même mangé, mais je crois que c'était plutôt l'après-midi. Je crois, j'affirmerais pas.

CL : D'accord. Parce que ça a duré plusieurs jours, cette fête ?

DA : Non, ça a pas duré plusieurs jours, mais ça a duré deux ans. Deux bonnes années, 45 et 46. 47 non, mais 45 et 46.

CL : C'était quoi, le but ?

DA : Alors après, y avait le bal et tout, et puis y avait un repas qui était servi aux agents à Vertou, enfin sur la commune de Vertou. Voilà. Et puis alors, y avait la musique, y avait... mais le défilé du 14 juillet en 45, on défilait.

CL : Alors, qui est-ce qui avait été à l'initiative de ça ? Vous vous souvenez pas, vous, en tant qu'enfant ?

DA : Ben, je pense que c'était un ensemble du quartier... Oui, parce que madame Cormerais qui s'occupait de ça, d'organiser le défilé et tout ça, et puis là je dirais pas, parce que je connaissais quand même pas tout le monde dans le quartier, mais voilà.

CL : Ça, c'est vos souvenirs, du coup, de 45. Est-ce que vous avez d'autres images de cette fête-là ?

DA : Oui, parce qu'il y avait eu un feu d'artifice, voilà. Un petit feu d'artifice, là, au bas du pont qui sépare Vertou de Rezé.

CL : Le soir, ça, plutôt, peut-être ?

DA : Oui, c'était, ah oui, c'était le soir, oui.

CL : D'accord. Aujourd'hui, on en fait à toute heure, des fois, des feux d'artifice. (Rire)

DA : Oui, alors, ça a duré... Enfin, moi, je suis allée deux ans.

CL : Et après, ça s'est arrêté ?

DA : Heu, petit à petit, oui, ça s'est arrêté, oui.

CL : Et les deux années, vous l'avez fait. Vous avez fait le défilé, vous êtes allée...

DA : Ah, la deuxième fois, ça, je me rappelle pas avoir refait ce genre de défilé-là, parce que j'avais déjà un an de plus. Et puis, il a pas dû avoir lieu. C'était plutôt l'amusement autrement, danser, voilà.

CL : D'accord.

DA : C'est pour ça que Marie-Françoise a dit : « Toi, tu dois... », moi j'ai dit oui, mais...

CL : Ah mais si, c'est super ! Vous avez quand même des souvenirs, si, si, et puis c'est précieux. C'est précieux parce que c'est des souvenirs directs. Parce que Marie-Françoise, elle me racontait des choses qu'on lui avait racontées. Donc c'est important d'avoir des gens qui l'ont vécu eux-mêmes.

DA : Ah oui, oui.

CL : C'est pas tout à fait pareil.

DA : J'aurais été plus âgée, j'aurais peut-être fait plus attention, encore plus attention.

[0'32"46] – École de la Ripossière

CL : Un dernier mot sur ce quartier de votre enfance, sur la Chaussée : vous alliez à l'école où, vous ?

DA : Alors, quand on est arrivés ici, en 40, c'était l'école de la Ripossière, l'école publique.

CL : L'école de la... ?

DA : Ripossière.

CL : Comment ça s'écrit, ça ?

DA : Alors, Ripossière, R-I-P-O-S-S-I-È-R-E. Alors, c'était de la Ripossière, mais nous, parce que c'étaient des écoles qui se touchaient, mais les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Alors nous, on rentrait par la rue Ledru-Rollin, la rue qui mène à Saint-Jacques. Voilà.

CL : D'accord. Alors, vous y alliez comment ?

DA : À pied, à l'école ! Ah, bah dame, oui !

CL : Ça faisait quand même...

DA : Eh bien, la Ripossière, ça faisait... près de trois kilomètres.

CL : Ah oui ?

DA : Oui. Oui, oui... ah ben, à pied !

CL : Toute seule ?

DA : Ah non, oh là, non ! Au début, oui, j'allais toute seule, parce qu'on était un petit peu perdus, parce qu'on était venus habiter à Rezé. Mais comme ma mère travaillait à Lamoricière, là-bas, de l'autre côté de la ville, elle prenait par la rue Saint-Jacques. Alors on venait par Sèvre, voilà. Je connaissais pas Pont-Rousseau !

CL : D'accord. Ah, c'est fou, ben oui.

DA : Je connaissais pas Pont-Rousseau, et ma mère non plus ne connaissait pas beaucoup, parce que, comme j'allais à l'école là-bas... Et c'est pour ça que c'est une voisine qui m'emmenait à l'école la première année, qui m'a emmenée à l'école. Après, on est revenus ensemble, tous ensemble, de l'école. Mais au début, c'est elle qui m'a dit : « *Tiens, l'école, tu vois, ce sera cette école-là.* » Et puis voilà.

CL : D'accord, et après vous faisiez, c'était avec les copains de l'école que vous faisiez la route, quoi ?

DA : Ah oui, ah oui, après, on était toute une bande, de la Rousselière, de... oui. Et y en avait qui, de la Chaussée et de la Rousselière, allaient aux écoles à Saint-Paul.

CL : D'accord. Parce que vous, c'était une école publique ?

DA : Oui, mais... Mon mari aussi a toujours été à l'école publique, sauf quand on était réfugiés, parce qu'il fallait aller à l'école privée, mais... Qu'est-ce que je voulais dire ? Mon mari a toujours été à l'école publique, mais à Saint-Paul.

CL : Mais c'était un choix ? C'était un choix pour vous ?

DA : J'ai toujours fait les écoles publiques quand j'ai été à Zola, là-bas. C'était un choix... Oui, mes parents comprenaient pas que j'aille à l'école privée, pas plus que du côté de mon beau-père et ma belle-mère.

CL : D'accord, pareil ?

DA : Oui, oui, leur fils...

[0'35"32] – École privée pendant la guerre

DA : Y a qu'au Bignon qu'ils ont été obligés de céder là, après les bombardements en 43, 44, parce que... Moi, les fermiers chez qui j'étais réfugiée, que mes parents connaissaient bien puisqu'ils allaient chercher du beurre pendant la guerre chez eux, comme ailleurs d'ailleurs. Alors, ils avaient dit : « *Mais, elle va aller à l'école...* ». Alors mes parents ont dit : « *Ben, à l'école publique.* » Et ils ont dit : « *Ben non, on la prend pas.* » Et puis, chez le sacristain, mon mari était réfugié lui au Bignon, chez le sacristain. Et puis alors, comme c'était... parce que nous, on était là, enfin, moi, où j'étais, ça faisait partie de Montbert. Mais Montbert, c'était encore plus loin que le Bignon ; alors ils avaient mis leurs enfants à l'école du Bignon, ces gens-là. Privée, à l'école privée du Bignon. Et puis nous, bah dame, « *faut aller à l'école privée* ».

CL : Vous avez des souvenirs, vous de la différence, un peu ?

DA : J'ai des souvenirs, et j'en suis pas... J'avais des très bons souvenirs de l'école de la Ripossière, très bonne école. Mais là, c'était une très bonne école aussi. Mais c'est pas la même mentalité, c'est tout. Voilà.

CL : S'adapter.

DA : Faut s'adapter. Et mon mari, c'est pareil. Comme il était chez le sacristain, il pouvait pas faire autrement que d'aller à l'école privée.

CL : Ah ben oui !

DA : Mais il était content d'y aller quand même. Et puis surtout le jeudi, il était content, parce qu'il demandait toujours au sacristain, parce qu'il y avait les cloches et puis y avait des décès quelquefois. Puis, tout gamin qu'il était, bon, il aimait bien aller tirer les cloches. Alors il demandait toujours si y avait pas un enterrement le jeudi ! (*Rires*)

CL : Autres souvenirs de réfugiée de DA.

DA : (*Rire*) Oui, les réfugiés, on était mal vus par les autres. Ça, c'est des histoires d'enfants, quand même...

CL : Vous vous souvenez que les autres vous regardaient d'un drôle d'air, quoi.

DA : Ben... Ils ne s'entendaient pas avec nous, parce qu'on était réfugiés là-bas, et puis que... on leur prenait pas leur nourriture.

[0'38"06] – Parcours scolaire de DA

CL : Alors, je reviens à votre parcours à vous, à votre parcours personnel. Du coup, vous avez été à l'école jusqu'à quel âge, et puis quelles étaient vos envies, à vous ?

DA : Moi, mon envie quand j'étais à la Ripossière, parce qu'après, alors là, il faut peut-être prendre les choses comme elles suivent : quand je suis revenue du Bignon, je suis retournée à la Ripossière. Et puis, y avait une directrice, là, quand même, très bonne directrice, très bien, mais elle était pas facile à gérer. Et puis comme je revenais de chez les sœurs – je ne critique pas ni l'une ni l'autre des écoles –, mais comme je revenais de chez les sœurs et que ça marchait très bien, j'ai dit : « *Tiens, je vais... je voudrais bien aller à l'école à Saint-Paul.* » Parce que moi, ça m'était bien égal, privé, à l'époque, ou pas privé, bon, peu importe. Alors ma mère a dit : « Bon, ben, oui, tu vas aller à Saint-Paul à l'école ».

CL : Ça avait meilleure réputation, Saint-Paul, c'est pour ça ?

DA : Ah non, non, non, pas du tout. Pas du tout ! C'était moi qui avais dit ça aux parents que... Ouais, elle était quand même très bonne, mais très dure. Ah oui.

CL : D'accord.

DA : Alors bon, ils m'ont mis à l'école à Saint-Paul, et puis... Parce que de la Ripossière, avant les bombardements fin 42, heu fin 43, parce que c'était les vacances scolaires, là, au mois de septembre 43. Alors l'institutrice de l'école de la Ripossière avait dit à mes parents : « *Voilà, votre fille, qu'est-ce que vous comptez faire avec ? Est-ce qu'elle poursuit pour le certificat ? Ou est-ce qu'elle... Vous l'envoyez pas au collège, quoi ?* » Alors, elle dit, ben à l'époque, c'était l'ÉPS, l'école place de la République. Alors moi je voulais aller à l'école, continuer à l'école, et puis mon père n'a pas voulu, il a dit : « *Non, non, non, elle va continuer pour le certificat d'étude, et puis c'est très bien comme ça, pas d'études longues.* » Bon, ben, c'est bon, on a abandonné le sujet. Et je crois que ça, ça a déclenché pas mal de choses aussi, parce qu'après, quand on est revenus, je vous dis, j'ai fait un petit peu, j'ai fait deux mois à l'école de la Ripossière, et puis de toute façon, que ce soit dans une école ou dans l'autre, il voulait pas.

CL : Votre père voulait pas ?

DA : Non.

CL : Oui, c'est ça. Et vous, vous aviez envie de quoi, vous ?

DA : Moi, j'avais envie soit de rentrer dans l'enseignement, ou de travailler dans les bureaux.

CL : D'accord.

DA : Et c'est ce qui s'est produit quand même, mais il m'a pas laissé faire trois ans ; au bout de deux ans, il m'a dit : « *Bon, ben, maintenant, tu vas aller travailler.* » J'ai travaillé quand même dans les bureaux, mais voilà.

CL : Vous avez fait un certificat plutôt sténo et tout ça ?

DA : Oui, c'est ça, voilà.

CL : Vous pouvez me le dire, vous pouvez me l'expliquer, ça ?

DA : Oui, oui, pendant deux ans, je suis allée... C'est-à-dire que j'ai passé le certificat, forcément, en 45. Et puis après, j'ai fait deux ans de... normalement, j'aurais dû en faire trois. Et puis j'ai fait que deux ans. Alors, la première année, bon ben, ça avait marché, mais la deuxième année, comme tous les gamins, bah dame, ça marchait un peu moins bien. Et puis... voilà, mon père a dit : « *Bon, ben, de toute façon, je vais pas t'envoyer à l'école jusqu'à... Alors, travaille !* »

[0'42"18] – Travail à la Maison Joubert – Tickets de rationnement

DA : Alors je suis rentrée quand même dans les bureaux.

CL : Où ça ?

DA : À Pont-Rousseau, dans une épicerie en gros, la maison Joubert. Y avait Foulonneau [0'09], de l'autre côté, là, du côté de la rue Jean-Baptiste Vigier ; et puis Joubert, qui était dans la rue, à la limite de la rue Félix-Faure et de la rue Alsace-Lorraine. Et alors, je suis rentrée là, mais dans les bureaux.

CL : D'accord. Et vous faisiez quoi ?

DA : Ben, employée de bureau. Alors dactylo, pas sténo, eux faisaient pas de sténo, c'était plutôt du courrier autre, quoi, dactylo.

CL : Et vous êtes restée là combien de temps ?

DA : Ah ben là, je suis restée dix ans, jusqu'à la naissance de ma fille.

CL : Dix ans ?

DA : Oui.

CL : Ah ben, quand même !

DA : Ah oui, oui, j'ai travaillé là-dedans. Oui, et puis y avait encore les tickets, parce que comme c'était une épicerie en gros, y avait encore les tickets, y avait, enfin, un tas de...

CL : Les tickets, c'était quoi ?

DA : Eh ben, les tickets de pain, les tickets pendant la guerre.

CL : Les tickets de rationnement, pour l'après-guerre aussi, oui ?

DA : Oui. Parce que je suis rentrée là en 47.

CL : D'accord. Et vous, vous aviez à gérer un peu toutes ces histoires de tickets ?

DA : Ah ben oui.

CL : C'est-à-dire ?

DA : On avait tout à faire.

CL : C'est-à-dire ?

DA : Eh bien, alors... Calculer quand les clients... Parce qu'on desservait toutes les petites épiceries de Rezé, de la Loire-Atlantique, Maine-et-Loire, un petit peu le Morbihan, la Vendée, enfin tout. On faisait tous les départements proches d'ici.

CL : D'accord ! Et vous faisiez quoi avec les tickets ?

DA : Eh bien, avec les tickets, c'était ce que les clients de ces petites épiceries-là donnaient pour avoir leur pain, leur café, leur... voilà. Et puis alors, les autres, il fallait... les commerçants, les petites épiceries dont les commerçants venaient chez nous, apportaient des tickets pour avoir la marchandise, justement.

CL : D'accord, d'accord ! Ah ben, c'est fou, vous avez vraiment connu un temps qui est vraiment très marqué par la guerre, quand même, ça !

DA : Ah oui, oui, oh ben oui, oui...

[0'44"30] – Mariage

CL : Vous travaillez dix ans, alors, petit retour en arrière, vous vous mariez entre temps. Comment... Alors, vous avez déjà un peu dit comment vous avez rencontré votre mari, mais donc voilà, comment...

DA : Quand il était tout petit !

CL : Oui !

DA : Oui, d'accord. Alors après, on était restés bons amis avec mes beaux-parents – enfin, qui n'étaient pas, à l'époque. Et puis, comme mon beau-père avait pas mal de vignes et tout ça, parce que c'est vrai

que c'était beaucoup de terrains de vignes, légumes, mais surtout les vignes. Alors, comme mon beau-père, à chaque vendange et tout ça, on venait à la vendange chez les beaux-parents. Voilà.

CL : Et alors là, du coup... ?

DA : Ah ben là, du coup, bon ben, toujours... même les autres aussi, c'était toujours des camarades et des amis. Et puis, bah dame, du coup, j'ai terminé à avoir une belle-mère et un beau-père, là, du coin. On s'est mariés en 1956, parce que mon mari est parti au service, là, c'était la guerre d'Algérie, d'ailleurs, et il est parti en 54. Mais il est pas parti en Algérie, lui, il est resté, ils l'ont gardé en France.

CL : Mais il est resté mobilisé pendant un an et demi ?

DA : Six mois.

CL : Six mois ?

DA : Oui, parce que c'était dix-huit mois, et puis il a fait six mois de plus, quoi.

CL : D'accord, OK, oui, il a fait dix-huit mois plus six mois.

DA : Voilà.

CL : C'est ça, donc deux ans, quoi.

DA : Voilà, deux ans.

CL : D'accord, d'accord.

DA : Et on s'est mariés quand il est revenu...

CL : D'accord.

DA : ... oui, début 56.

CL : Qu'est-ce qu'il faisait comme travail, votre mari ?

DA : Il était à l'aérospatiale – enfin, ce qu'on appelait, parce que maintenant c'est Airbus, mais enfin, à l'aérospatiale – comme ouvrier. Il avait fait un apprentissage, là, au lycée comment... c'est pas le lycée Launay, non, c'est l'autre, heu...

CL : Oui...

DA : J'avais rigolé d'ailleurs...

CL : Comment il s'appelle, ce lycée ?

DA : Oui, du côté de Saint-Donatien, là-bas... rue...

CL : Oui, bien sûr... Livet !

DA : Livet, c'est ça ! C'est rue des Impôts, rue... comment elle s'appelait déjà, le nom de la rue, là... Cambronne. Et puis après, comme il était un petit peu handicapé, là – il avait une spondylarthrite –, alors il pouvait pas rester à travailler aux machines. Alors, il avait été mis comme contrôleur, là-bas.

CL : D'accord, donc lui, il a travaillé à l'aérospatiale ?

DA : Ah oui, ah oui.

[0'47"11] – Fermeture de l'épicerie de gros Joubert

CL : Et du coup, bon, vous restez ici, vous décidez de rester habiter à la Chaussée ?

DA : Alors, quand on s'est mariés, les parents nous avaient proposé, parce qu'on dit : « *On va faire construire une maison.* » Et ils avaient dit : « *Eh bien, si tu veux rester dans le terrain, là, on va te vendre un morceau de terrain.* » Ils voulaient nous le donner mais non, on n'a pas voulu. On a préféré qu'ils nous le vendent pour la bonne raison, c'est que s'il arrivait quelque chose à mon mari par exemple, comme c'est arrivé à mon beau-père, de décéder avant, la personne qui fait construire n'a rien. Ma belle-mère a eu 1/52 de l'héritage !

CL : D'accord. Donc vaut mieux acheter, comme ça les choses sont claires, vous êtes propriétaires.

DA : Alors y avait pas de problème, parce que mon mari était fils unique et puis y avait jamais eu de problème là-dessus, mais si... C'est pour ça qu'on a dit non, non. Parce qu'autrement, y aurait pu avoir un problème.

CL : Bien sûr, bien sûr. Donc vous...

DA : Par rapport à sa mère, pour la maison.

CL : Oui, bien sûr. Donc vous avez acheté, vous vous installez, vous restez dans le quartier où vous vous êtes connus. Et alors vous, qu'est-ce que vous devenez là-dedans ? Vous travaillez ?

DA : Alors j'ai travaillé, oui. Et puis alors justement, la maison de gros, là, à Pont-Rousseau, comme l'autre, là, Foulonneau, ont fait, disons, faillite. Ils ont été obligés parce qu'ils avaient supprimé toutes les petites épiceries pour transformer, avec les centres Leclerc et cætera, et cætera. Alors toutes les petites épiceries qui existaient, y a qu'en campagne qu'elles ont duré encore le plus longtemps possible. Mais à Pont-Rousseau, y en avait qui montaient jusque plus loin que les Trois-Moulins, jusqu'à Ragon et tout ça. Eh bien, tout ça, ça a été petit à petit supprimé. Alors la maison ne pouvait plus fournir ces épiceries-là. Alors bon, c'est la maison Decré, un « consortium », ils ont appelé ça le consortium, parce que c'est la maison Decré qui avait racheté... voilà. Avant que ça ne se ferme carrément, ils avaient acheté dans l'entrefaite, parce qu'ils sentaient bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas continuer. Effectivement, après...

CL : Donc vous, vous avez été au chômage, du coup ? Vous avez été licenciée ?

DA : Ah non, non, non, je travaillais encore. Mais après, justement, là c'est...

[0'50"08] – Choix d'être femme au foyer

DA : J'ai commencé en 47, moi ; j'ai arrêté de travailler en 57, quand ma fille est née, juste un an après qu'on s'était mariés. Alors, j'ai arrêté parce qu'ils nous reclassaient. Alors normalement, j'aurais été reclassée chez Decré.

CL : D'accord.

DA : Et puis j'ai dit non, moi je préfère premièrement rester à la maison élever ma fille, enfin le bébé, et puis, voilà, je préfère rester là. Pensant trouver, quand le bébé ou les bébés auraient grandi, retrouver du travail, mais à mi-temps. Mais à l'époque, le mi-temps, ça n'existait pas dans ce genre de travail-là.

CL : Donc vous n'avez pas retrouvé de travail après ?

DA : Alors, j'ai pas retrouvé de travail après. Et puis, j'ai pas cherché ! Parce que je voulais rester, pour la bonne raison : je voulais rester à la maison parce qu'il y a ma belle-mère ou ma mère qui s'étaient proposées de garder, d'arrêter de travailler – parce qu'elles travaillaient encore à ce moment-là –, d'arrêter de travailler pour s'occuper de... Alors j'ai dit : « *Mais je vais pas prendre en otage soit ma belle-mère ou ma mère !* » Parce que comme elles avaient pas le nombre de, avec toutes les histoires de guerre et tout ça, elles n'avaient pas le nombre de...

CL : ... de semestres... de trimestres ?

DA : ... de trimestres, hein. J'ai dit : « *Quand va arriver leur machin, leur retraite, si je donne le bébé à une, elle aura pas tous ses trimestres* ».

CL : Donc elle aura pas sa pension complète.

DA : Alors, comme c'était pas déjà des grosses retraites... Alors, bon.

CL : Et puis à l'époque, y avait pas d'assistante maternelle.

DA : Voilà, voilà.

CL : Vous auriez aimé continuer de travailler, vous ?

DA : Oui, j'aurais aimé continué à travailler. J'aurais aimé, mais j'ai dit non, je préfère encore rester à la maison élever...

CL : Qu'est-ce qui a fait votre choix ? Comment vous avez fait ce choix-là ?

DA : Eh ben, le choix justement de rester à la maison, le premier choix, ça a été de... Comme elles s'étaient proposées, « *Oui, tu vas pas aller travailler pis envoyer le bébé là* », l'une des deux pourra continuer à...

CL : C'était par rapport aux mamans ?

DA : Alors c'est par rapport, que je vois pas pourquoi y en a une qui aurait été lésée de sa retraite complète par rapport à l'autre. Je pouvais pas faire ça.

CL : D'accord, d'accord.

DA : Alors j'ai dit, bon bah... De toute façon, ça me plaisait davantage de rester à la maison. Mais déjà, c'est ce côté-là que j'ai vu aussi.

CL : Et votre mari, qu'est-ce qu'il en disait, lui ?

DA : Il était d'accord avec moi. Après, on a dit qu'on aurait peut-être pu continuer à travailler et puis mettre chez une... ah non ! Non, d'autant plus que les grand-mères s'étaient proposées, alors... non.

CL : C'est un choix qui n'est pas facile non plus, parce que ça fait un revenu en moins, aussi, quand même.

DA : Oui, mais ça fait rien. Tant pis. Je dis pas que mon mari était mal payé là-bas, à l'aérospatiale, mais enfin... Surtout au moment où on a fait la maison : on a fait la maison l'année que ma fille est née, alors, pas longtemps après être mariés, d'ailleurs, on a fait faire la maison.

[0'53"35] – Vie sociale de femme au foyer

CL : Alors qu'est-ce que vous avez fait pendant toutes ces années-là ? Qu'est-ce que c'était, vos « missions », on va dire, de femme au foyer ? Est-ce qu'il y avait des lieux où vous alliez, où vous retrouviez d'autres mamans, est-ce qu'il y a eu...

DA : Eh bien, quand les enfants ont été à l'âge d'aller à l'école – ils avaient quatre ans d'écart chacun –, et puis, quand ils sont tous allés à l'école, bon bah, on a fait partie de l'amicale d'Ouche-Dinier et puis... Non, je restais à la maison, tout simplement.

CL : Vous connaissiez d'autres mamans, vous ?

DA : Ah, on connaissait, excusez-moi, comme on est toutes à peu près du même âge, là, dans le coin, alors madame Jagot [0'39], comme je vous disais, qui m'avait emmenée la première année qu'on est venus là à l'école. On est restés et puis y a eu toute une petite ribambelle d'enfants, dans le quartier : madame Brosseau [0'50], madame Jagot, madame Violin – mais elle travaillait, elle, madame Violin. Et puis monsieur Violin travaillait, et puis ils ont eu qu'un fils, mais enfin tout ça, c'était à peu près dans les mêmes... Madame Hervouët, qui habitait là, avec ses filles...

CL : Vous étiez toutes femmes au foyer, du coup ?

DA : On était toutes femmes au foyer, sauf madame Violin, qui travaillait, elle ; elle a continué à travailler.

CL : Et du coup, alors vous, vous vous voyiez, vous aviez des endroits où vous retrouver...

DA : Ah ! Oui, oui, on se retrouvait. Moi, mes enfants étaient à l'Ouche-Dinier, y en a d'autres qu'étaient à l'école privée de Saint-Paul. Bon ben, ça, c'était un problème, mais ils se retrouvaient le soir chez Brosseau, c'est pareil.

CL : Et vous, dans la journée, vous faisiez quoi, quand vos enfants étaient à l'école ?

DA : Oh ben, je m'occupais, hein ! Entre préparer à manger pour le midi et puis... Bon, ben, faut s'en occuper.

CL : Qu'est-ce qu'il y a à faire quand on est à la maison ? C'est pour être très concret. Très concrètement, qu'est-ce que vous aviez à faire ?

DA : Ben ! J'avais que ma fille aînée, bon. Alors, il fallait aller la chercher à l'école, la ramener, pendant un bon moment. Et puis après, y a eu un deuxième, quatre ans après ; et quatre ans après, y a eu le troisième.

CL : Oui, donc y avait déjà tout ce qui était lié aux bébés ?

DA : Aux bébés, plus...

CL : Faire les courses, peut-être, aussi ?

DA : Ah ben, je faisais mes courses en allant chercher mes enfants. Mais c'était la bonne époque ! C'était la bonne époque, beaucoup... meilleure que maintenant, par rapport à ce... Justement, vous parlez des courses, là, parce qu'il y avait des épiceries encore. Elles étaient encore là, les petites épiceries. Alors, à la Blordière, y en avait deux, alors c'était déjà bien.

CL : Vous aviez pas à aller très loin pour faire vos courses ?

DA : Ben voilà, et puis on était livrés à domicile aussi.

CL : D'accord.

DA : Alors que, on allait à l'école chercher ou conduire les enfants, et puis même les jours de congé, on emmenait les enfants, on allait au marché, on allait à pied au marché, oui, y avait... Et puis alors, le boucher nous livrait aussi, le charcutier, le boucher... Le boulanger passait tous les matins nous livrer notre pain.

CL : C'est quelles années, ça, tout ça ?

DA : Eh bien, disons, de 57, enfin, oui, enfin, de 57-60 à venir jusque maintenant bientôt, que l'épicier passait même aussi de temps en temps.

CL : Ça s'est arrêté quand, ça, par exemple ? Le boucher...

DA : Eh bien, ça s'est arrêté quand les... disons, dans un ensemble, dans... Au moment, enfin je dirais pas exactement, où les grandes surfaces ont fait, oui, comme on dit, les grandes surfaces ont fait... voilà.

CL : Dans les années 80, vous diriez ? Avant ?

DA : Oooh... avant, oh là ! Oui, avant.

CL : C'est-à-dire que les livraisons par exemple de l'épicier et tout ça...

DA : Ah ben, ils ont arrêté.

CL : Dans les années 70, quoi.

DA : Oui, ils ont arrêté de venir. Mais là, on était bien desservi, parce que quand on allait, bon ben, on allait faire nos courses, au marché le mercredi, on allait faire nos courses, on emmenait nos enfants faire les courses au marché du mercredi... Quand ils étaient petits, évidemment.

CL : Ben oui. Et les lessives, par exemple, ça faisait partie, j'imagine, de votre travail ?

DA : Ah ben, (rire) plutôt, oui.

CL : Alors, ça se faisait comment, au début ?

DA : Ah ben, au tout début, je lavais... Oh, mais ça, on était habitués à ça, alors on trouvait pas difficile. On était habitués à laver le linge dehors sur un banc à laver ; ah oui, parce qu'il y avait pas de machine à laver. Y en avait, des machines à laver, mais c'étaient des machines à laver pour tout le village ; des machines à tricoter pour tout le village. Et moi, j'ai jamais eu la machine à laver.

CL : Comment ça, pour tout le village ?

DA : Eh bien, c'était une association qui faisait passer : aujourd'hui c'était par exemple ici, un autre jour ça aurait été la machine à laver. La machine à tricoter pareil, j'ai mes petites voisines, là, qui se sont servies de la machine à tricoter. Moi, je me suis jamais servie de la machine à tricoter, parce que c'était... non.

CL : Et pourquoi pas, et pourquoi la machine à laver, vous ne vous en êtes pas servie ?

DA : Eh bien, parce que j'avais l'habitude de laver à la main. Parce que quand j'étais chez mes parents, dans le chemin Bleu, comme au début, on n'avait ni eau ni électricité. Bon après, quand j'ai commencé à grandir – j'étais pas bien vieille, quand même –, mon oncle, là, le père de mon cousin qui a fait sa maison, là, il avait un grand bassin à eau, qui récoltait l'eau de... Alors, pour faire la vaisselle, se laver les mains et tout ça, il fallait monter à l'échelle. Parce que le puits n'était pas encore fait. Alors il fallait monter à l'échelle pour prendre un broc d'eau.

CL : D'accord.

DA : Et je suis montée à l'échelle pour prendre des brocs d'eau. Après, on a eu le puits ; bon ben, il a fallu tirer l'eau à la chaîne.

CL : D'accord, mais vous avez connu ça, quoi.

DA : J'ai connu ça. J'ai même connu des lavoirs ! Encore plus petite, j'ai connu les lavoirs en Bretagne ; mais enfin, j'y allais pour m'amuser, hein.

CL : Mais alors justement, quand il y a eu cette machine à laver, ça vous a pas donné envie de modernité ?

DA : Si, mais il fallait avoir les moyens, à l'époque. Déjà, les gens n'ont pas les moyens, alors que c'est devenu courant. Parce qu'avant, c'était pas courant, hein, ce genre de truc-là. Bon, on faisait avec ce qu'on avait, et puis c'est tout. Et puis, on n'avait pas l'eau : on a été un certain moment à ne pas avoir l'eau non plus, parce que l'eau est venue plus tard que le reste.

CL : Ah, d'accord.

DA : C'est pour ça qu'il y a eu des puits de construits un peu partout.

CL : Vous avez eu l'eau en quelle année, vous vous souvenez ?

DA : Pff, je vous dirais pas exactement, enfin...

CL : À peu près ?

DA : Oooh, en... Y avait le puits, y avait les puits, quand même. Y avait pas l'eau du service d'eau, non, mais y avait l'eau des puits, alors à ce moment-là... Ah oui, il avait fait une année très froide. Est-ce que c'était cinquante... Oui, on s'est mariés en 56, ça devait être dans les années 60.

CL : D'accord, c'est après la construction, quoi.

DA : La construction du puits.

CL : D'accord, donc vous, vous avez quelques années dans votre maison sans eau courante ?

DA : Oui, on allait... Alors justement, mes beaux-parents avaient fait leur puits bien avant, eux, puisqu'ils étaient là avant nous. Et on était dans notre petit, ce que j'appelle le débarras maintenant, c'était notre petite maison qu'on avait fait construire l'année qu'on s'était mariés. Enfin, l'année d'avant. Mais on s'est mariés, et on a été habiter là. Parce qu'on nous demandait rien, à l'époque. On demandait pas de permis, rien du tout, chacun faisait son petit... suivant ses propres moyens. Et puis, bon, mais on n'avait pas l'eau ; on allait tirer l'eau au puits de chez ma belle-mère.

CL : D'accord, ah oui, d'accord, effectivement, donc la machine à laver, c'était encore une étape au-dessus. Sur ce système de machine à laver, c'était une cotisation qu'il fallait... comment ça se passait ? Parce que vous disiez qu'il fallait avoir les moyens, c'est qu'il fallait cotiser ?

DA : Pour acheter une machine à laver. Parce que ça commençait à se faire, les machines à laver.

CL : Ah oui, mais pour cotiser à la machine qui tournait ?

DA : Ah, je sais pas, parce que je m'en suis jamais servie.

CL : D'accord. Je reviens à la charge sur la question des copines que vous aviez, enfin des autres personnes qui étaient... Est-ce que vous aviez des moments où vous vous retrouviez ?

DA : Ah oui, presque... Ah oui, quand les enfants étaient à l'école, enfin, surtout l'aînée, parce qu'après, y avait les autres, mais enfin, pareil, oui, oui, on se retrouvait...

CL : Où ça ? C'était quoi, les lieux de retrouvailles ?

DA : Ah ben, les lieux de retrouvailles, c'était tantôt chez les unes, tantôt chez les autres. C'est-à-dire que les enfants, quand on allait les chercher à l'école, ils venaient prendre le goûter une fois chez nous, ou chez l'autre voisine, ou chez l'autre. Enfin, c'était un village qui était vraiment vivant, avec toute la jeunesse. Et après, ce village-là, ben, on a tous vieilli en même temps ou à peu près. Les enfants ont grandi ; c'était un village quand même mort, quoi, qui se mourrait.

CL : D'accord !

DA : Enfin, un village... Ici, surtout, ça se mourrait, parce que y avait madame Jagot, madame Thomas, madame Violin...

CL : Autour de la rue de la Chaussée, quoi ?

DA : Voilà, oui, mais même dans le village ! Ça se mourrait. Parce que les enfants grandissent, et puis après, ils s'en vont ailleurs s'installer, alors bon. Et puis, à cette époque-là, on était quand même avec des jeunes enfants.

[1''03'48] – La Chaussée qui revit

DA : Et alors quand il y a eu les immeubles, là, il y a pas si longtemps que ça, qui nous avaient pris du terrain-là, pour construire les deux petits immeubles, moi j'étais pas contre cette histoire-là. J'étais contre parce qu'ils voulaient nous prendre le terrain jusqu'à notre petit débarras. Mais j'ai dit : « Ça va pas, ça. » Alors ça, c'était en deux mille... mon mari vivait encore à ce moment-là. En 2008, je crois, oui, quand ils sont venus signer les papiers, là. Mais avant, ils avaient fait le projet de nous prendre jusqu'à notre débarras. Alors là, j'ai dit... Parce qu'avant, on avait, oh, quelques fleurs, là, devant ; c'était un petit jardin agréable, et puis que le passage là. Alors, ils nous prenaient jusque-là et on n'avait plus rien.

CL : Ben oui.

DA : Alors moi, j'ai dit : « C'est pas le tout, mais c'est pas bien de tout nous prendre. » Alors, on a demandé un rendez-vous à la mairie. (À voix basse) Je peux le dire ?

CL : Oui, mais je ne sais pas si je vais garder cette partie-là, parce que vous ne vouliez pas trop parler des terrains, donc...

DA : Ah oui, mais là, on est très au courant, parce qu'on avait demandé un rendez-vous : y avait monsieur le maire, monsieur Retière...

CL : D'accord, ah oui. Vous êtes libres de dire ce que vous voulez, hein !

DA : ... Y avait monsieur Allard qui était là, et puis la dame qui s'occupait de l'urbanisme, qui était là. On s'est très bien entendus, parce que eux, c'est vrai que du haut de leurs bureaux, là-bas, ils sont pas toujours à se déplacer pour regarder, mais ils n'avaient pas vu. Ils ont rectifié tout de suite ça, aucun problème avec eux.

CL : Du coup, le fait que vous parliez de... ce qui est intéressant, c'est la partie sur... Vous dites : « c'est un village qui se mourrait », et qu'est-ce qui a changé ? Est-ce que ça a changé, ça ?

DA : Ça, ça a changé. Parce que y a des personnes qui n'étaient pas d'accord pour que quelqu'un vienne s'installer là. Moi je dis : « Après tout, pourquoi pas ? » Ils ont droit de voir le paysage, ils ont droit quand même à se loger... Bon.

CL : Et puis c'est bien d'avoir de la nouveauté, aussi ?

DA : Ben oui ! Et puis j'ai dit, d'abord, je leur ai dit : « Mais votre village, il se meurt ! Vous voyez pas que les uns après les autres, tout le monde déménage ? » Et puis là, y a eu des maisons, y a les immeubles ; et on les entend même pas, d'ailleurs, ces braves gens. Dans le chemin, c'est pareil, mais y a des enfants. Voilà !

CL : Et ça ?

DA : Ben, ça égaie un peu.

CL : D'accord. En fait, c'est presque sonore ! C'est-à-dire qu'avant, vous entendiez le son des enfants, et puis après, vous l'avez plus entendu, et maintenant, vous l'entendez de nouveau. C'est un peu ça ?

DA : Ben oui, un petit peu, un petit peu. Mais ils font moins de bruit que faisaient les nôtres ! (Rires)

CL : C'est vrai ?

DA : On était beaucoup plus... C'était pas pareil, on était à la maison, aussi. Les parents, maintenant, travaillent beaucoup à l'extérieur.

[1'06"45] – Ce qui a le plus changé à Rezé et à la Chaussée

CL : Je vais quand même vous poser, parce qu'on arrive à la fin de l'entretien, mais il y a une question que je voudrais vous poser, que je pose à tout le monde pour terminer l'entretien, c'est : qu'est-ce qui, pour vous, a le plus changé, alors à la Chaussée, voire à Rezé ?

DA : Qu'est-ce qui a le plus changé à Rezé... Faut peut-être pas que j'en dise du mal !

CL : Ben, dites, et puis après, on verra !

DA : Non, c'est pas du mal, mais c'est ce que je constate moi-même. Rezé est devenue une ville. Mais vraiment la ville, ville, hein. Avant... Quoiqu'il y a encore des petits bouts de terrain qui restent, des maisons quand même, Rezé a conservé quand même son côté un peu... campagne sans être campagne, mais...

CL : Petite ville ?

DA : ... verdure ! Mais alors, ce qui a changé à Rezé, c'est qu'il y a beaucoup d'immeubles. Et encore, maintenant, des petits immeubles, qui sont pas désagréables. Mais il y a pas, au point de vue par exemple parkings et tout ça, pour garer les voitures... Même les gens qui habitent certains petits immeubles sont obligés de laisser leur voiture, parce que tout le monde n'a pas de petit garage individuel. Et puis alors, quand ils font des immeubles, ils font des routes qui n'ont pas d'emplacement sur le bord de la route. On leur supprime les emplacements qu'ils avaient pour faire cette route, là. Il en faut, hein, c'est très bien. Et puis voilà !

CL : C'est ça, c'est le côté un peu plus béton, en fait ?

DA : C'est trop béton. Enfin, oui, disons.

CL : D'accord, ça serait ce que vous diriez ?

DA : Mais on va pas non plus détruire la nature ! On la détruit assez comme ça, on va pas détruire la nature pour faire des parkings non plus ! Alors ça va vite, c'est vrai, mais... un peu trop vite.

CL : Et sur la Chaussée, qu'est-ce que vous diriez, qu'est-ce qu'il y a eu, qu'est-ce qui a le plus changé, pour vous, à la Chaussée ?

DA : Ah ben, les petits immeubles, là, qui sont faits. Mais c'est bien, parce qu'ils sont faits quand même au bord de l'eau, là. Y a les prés, y a la Sèvre qui passe en bas, comme ça ils profitent de la campagne, un petit peu, les personnes.

CL : Et globalement, sur le reste de la Chaussée, est-ce que ça a changé ?

DA : Heu oui, le village est resté... Ce sont les personnes qui ont changé, évidemment. Mais autrement, le village est resté à peu près le même, non...

CL : Et l'ambiance ? Vous parliez de la convivialité ?

DA : Ah ben, c'est pas la même ambiance que c'était à l'époque ; c'est différent. Parce que les gens, toujours pareil : on travaille ou on travaille pas, mais on prend la voiture, on s'en va... Chacun rentre, chacun chez soi !

CL : C'est ça, oui. Il y a moins d'échanges...

DA : Moins de... Je dirais que c'est pas plus à la Chaussée qu'ailleurs. Y a de la solidarité, oui parce que encore dans nos petits coins, là, y a encore de la solidarité de la part des uns et des autres ; mais c'est pas comme à une certaine époque. Tous les gens à l'époque, ah dame, ça se chamaillait pour un bout de terrain. Ça, c'est toutes les campagnes pareil ! Ça se chamaillait un peu, mais quand il y avait besoin de quelque chose, tout le monde était là aussi. Que maintenant, c'est plus individualiste que c'était.

CL : C'est sûr, mais aussi, en même temps, regardez, le fait qu'il n'y ait plus de commerces...

[1'10"24] – Bombardement de septembre 1943

CL : Un petit complément d'entretien avec DA concernant les bombardements de 1943, du 16 et du 23 septembre. Alors, quel souvenir vous en avez ?

DA : Alors, les bombardements du 16 et du 23 septembre, j'en ai un souvenir pas très gai, mais enfin... J'étais gamine, quand même. Le premier bombardement qu'il y a eu, le 16, c'étaient donc les

Américains, avec leur « *forteresse* », là, qui venaient bombarder aux environs de 15 heures l'après-midi. Et moi, j'étais à jouer chez la petite voisine, les petites voisines Brosseau. Et puis bon, bombardement. Et alors, on avait su... Ma mère, justement, en 43, au moment des bombardements, elle travaillait à la tannerie, là. Et bon, tout d'un coup, on la voit qui remonte à toute vitesse de la tannerie. Elle courait, parce qu'elle avait su qu'ils avaient lâché leurs bombes, mais dans le centre de la ville : tout sauf les objectifs qu'ils auraient dû bombarder. Alors tout ça, c'est tombé dans le centre. Alors les gens étaient – c'était le jeudi – les gens étaient à se promener avec leurs enfants, alors y a eu... C'était catastrophique, ce genre de choses. Bon. Alors, elle, elle courait pour voir, elle soulevait les charrettes qui emmenaient les blessés, les personnes décédées, pour voir si son mari, mon père – qui travaillait aux chantiers encore, avant ces bombardements-là –, pour voir s'il était pas... mais complètement déphasée ! Et puis, je sais plus là si c'est le 16 ou le 23, mais je crois que c'est le 23. Donc, deuxième bombardement le 23. Et là, j'étais à la maison et mes parents aussi, parce qu'ils ont dit : « *On va rester à la maison, on reste à la maison.* » Alors là, ça a été le branle-bas de combat, comme on peut dire, parce qu'on avait tellement – moi moins parce que je me rendais peut-être moins compte – mais les parents avaient eu très peur. Alors ma mère, elle avait une petite (*Rire*) cuisinière Rosières, là, sur pied. Elle avait la phobie de m'envoyer sous, m'allonger, pour éviter les obus et tout ça, au cas où. Alors, bon. Et puis après... On faisait à manger sur cette cuisinière-là, donc elle marchait. Et puis, elle m'a retirée d'en-dessous de peur que la cuisinière s'écroule, et puis... (*Rires*) Alors, y avait le côté rigolo tout en étant quand même tragique. Et puis, le deuxième bombardement, eh bien, la même chose : bombardement le jeudi et puis voilà. Mais le matin, c'étaient les Anglais qui étaient venus bombarder avec leurs... comment, je me rappelle plus de leurs avions, mais eux piquaient sur l'objectif. Alors, il y avait eu moins de dégâts le matin que l'après-midi.

CL : Parce que l'après-midi... ?

DA : Eh bien l'après-midi, les forteresses, les Américains étaient tellement hauts qu'ils ont largué le reste de leurs bombes dans les prés, ici.

CL : Donc vous, vous avez vu ça, du coup ?

DA : Ah ben, moi j'ai vu ça, oui, puisque j'étais encore là, puisqu'on n'est partis qu'après le deuxième bombardement. Et puis ils ont largué leurs obus, là.

CL : Vous vous souvenez de cette journée-là, vous, comment vous étiez à ce moment-là, comment vous vous sentiez, qu'est-ce que vous ressentiez ?

DA : Ben, j'étais pas trop fière non plus, parce que d'abord, le premier bombardement, bon ben j'étais chez mes petites voisines, et puis ma mère travaillait, mon père aussi, d'ailleurs, ce jour-là, puisque Maman montait pour voir s'il était pas blessé ou... Mais complètement, pff... alors là, c'était la peur, quand même.

CL : Traumatisée, alors ? Sous le choc ?

DA : Traumatisée, un peu, oui, sous le choc. Alors moi, puisque j'étais avec mes petites amies, là... mais le jour-là, le 23, que je suis restée à la maison, que ma mère... Alors là, oui, et puis les carreaux avaient quand même tremblé, là, parce qu'ils avaient largué... oui.

CL : Vous en avez parlé après, avec vos copines et tout ça, justement ? Ça avait été un sujet de conversation, ça ?

DA : Ben, on en a parlé, oui, avec des copines, oui... Mais après, ça s'est estompé ; et puis après, y en a eu d'autres bombardements aussi, oui. Parce que quand on était réfugiés, on venait de temps en temps à la maison, comme ça, quand c'était calme. Mais c'était pas toujours calme. J'ai vu un bombardement... mon mari, lui, était resté là-bas, au Bignon, mais moi, j'étais revenue à la maison. Parce qu'on allait et on revenait à vélo, parce qu'on était quand même à quinze kilomètres d'ici. Et puis bon, alors je revenais, et puis un soir, ils avaient parlé des... un autre bombardement, ils avaient parlé des fusées à retardement, ou des bombes à retardement. Et puis, on avait peur, parce qu'on s'est dit : « *Ben, si c'est à retardement, on va rester là.* » Alors, tellement paniqués que ma mère dit : « *On va aller plus loin se réfugier.* » Alors, nous voilà partis... Mais les personnes qui étaient chez elles auparavant étaient elles-mêmes parties ailleurs !

CL : D'accord.

DA : Voilà, et puis c'était que des trucs comme ça.